

Des simples aux minéraux : la cueillette aujourd'hui

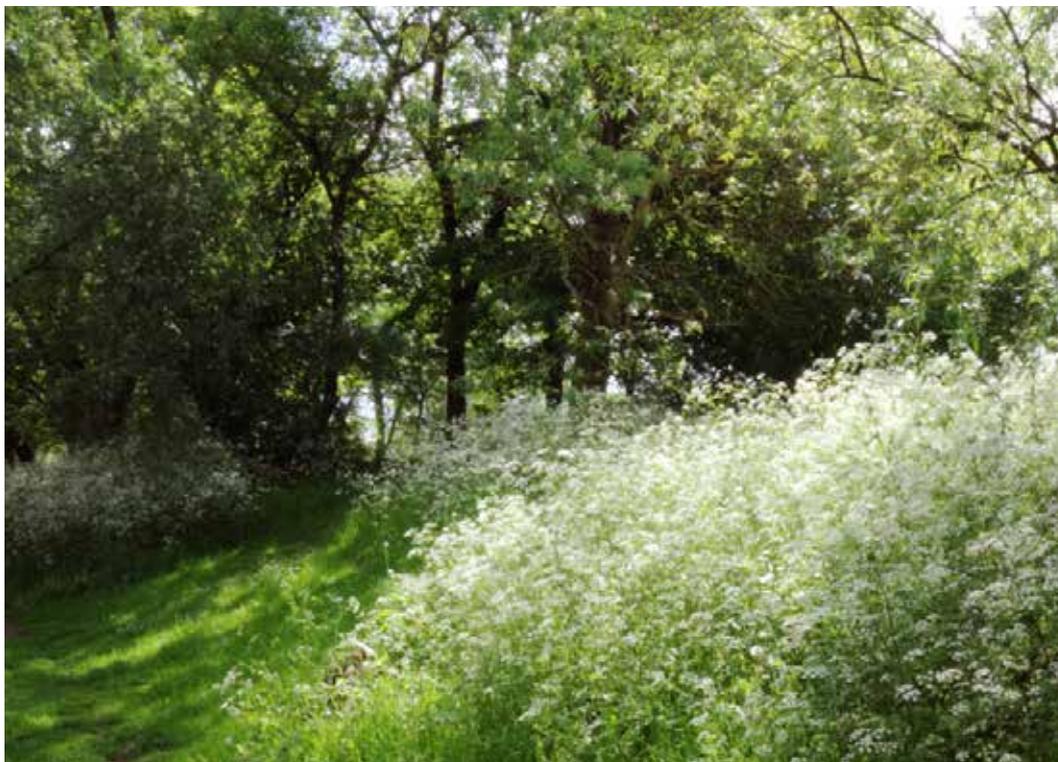
Gilles Raveneau

Contrairement aux stéréotypes qui font de la cueillette une activité résiduelle sans intérêt au regard des processus qui organisent la vie contemporaine, cet article en souligne la richesse, la variété et le renouveau.

Parler de cueillette aujourd'hui convoque à première vue des images du passé, celles d'une activité résiduelle, peu sérieuse et désinvestie au regard des processus qui organisent la vie économique et sociale contemporaine. Elle entretiendrait des relations plus étroites avec son propre passé qu'avec la société actuelle. Pourtant, lorsqu'on interroge ceux qui s'y adonnent, on est surpris par la tonalité émotionnelle de leur discours, leur engagement dans cette pratique, le temps qu'ils y consacrent et la passion avec laquelle ils s'y investissent souvent, dont témoigne l'émotion particulière que peut susciter la découverte de champignons, de myrtilles ou d'un cristal de quartz. Loin d'être une activité révolue et marginale, la cueillette est largement répandue, pratiquée aussi bien par des citadins que par des ruraux ou des néo-ruraux.

L'inquiétante altérité de la cueillette

Les ethnologues nous invitent depuis longtemps à accorder le même intérêt à tous les faits sociaux et culturels, y compris les plus curieux et les plus ténus. On ne sera pas surpris de découvrir dans la cueillette une richesse insoupçonnée : cette activité présente en effet une vraie profondeur historique, une grande variété des pratiques, et les espaces où l'on s'y adonne sont très divers. On y retrouve les rapports de l'homme et de la nature, du domestique et du sauvage, le rôle des hommes pour organiser les activités, gérer les ressources, partager les espaces ou mettre en valeur les lieux périphériques, connaître les plantes, les raconter et les décrire, les consommer, les échanger ou les vendre, produire avec tout cela une économie, des institutions, des représentations, des usages, un imaginaire. Bref, il n'y manque rien, pas même les jeux d'échelle entre le global et le local, le citoyen et les pouvoirs, les propriétaires et les usagers, les gens des villes et ceux des campagnes comme les jeux politiques : la cueillette (avec la chasse et la pêche) a une position emblématique par rapport à certaines configurations idéologiques passées et présentes (libre accès à



Massifs de cigües au bord de la Loire aux environs de Varades, Loire-Atlantique. Photo Bernard Renoux.

l'espace et suppression des privilèges, écologie versus tradition).

et structure encore largement les activités de cueillette actuelles.

Ajoutons que la cueillette, avec la chasse, occupe dans nos représentations et notre imaginaire une place particulière dans la topographie de « l'inquiétante altérité » du sauvage. Nous devons à l'Occident romain les grandes oppositions qui sont à l'origine de notre conception du territoire : la *villa*, bâtie au milieu de l'*ager*, les champs, est opposée au *saltus*, espace de parcours des troupeaux, et à la *silva*, la forêt. Mais la valeur éminente reconnue au « sauvage » serait le résultat d'une révolution de la sensibilité qui a débuté au XVIII^e siècle. Cette conception s'épanouit au siècle suivant avec le romantisme, acquérant une dimension esthétique et morale¹. À cette vision enchantée il convient d'opposer plus prosaïquement ce que les anthropologues et les historiens ont montré : il n'existe plus, depuis longtemps déjà (du moins en Europe), de nature sauvage à proprement parler parce que les campagnes, les montagnes, les forêts, les espaces en friche et les haies vives composées de plantes sauvages ont été aménagés, transformés et entretenus par les hommes d'une manière ou d'une autre². Les parcs naturels, réservoirs d'une nature sauvage protégée de l'exploitation humaine, sont un exemple emblématique du façonnage de la nature par la main de l'homme. Et pourtant cet imaginaire du sauvage persiste

Diversité et spécificités régionales

Il faut y entendre non seulement la présence de l'histoire de nos représentations mais aussi une façon de qualifier de manière contrastée les lieux, les pratiques, les végétaux, les animaux et les hommes. En Bourgogne, par exemple, l'opposition entre côte et montagne recouvre un ensemble de caractéristiques aussi bien écologiques que socioéconomiques et culturelles : d'un côté les terres ensoleillées propices au vignoble et entretenues avec soin ; de l'autre des terres plus pauvres, avec des prés et des bois, qui constituent le territoire privilégié de la cueillette, espace de liberté et d'appoint économique. Dans les Pays de la Loire, des propriétés géographiques et climatiques favorables font par exemple de l'Anjou une région où la récolte des simples est importante. Elle est bien antérieure à l'organisation officielle de la cueillette, qui date de 1918 pour le Maine-et-Loire. Cette cueillette s'organise très tôt parallèlement à celle des plantes cultivées. L'herboristerie est florissante. On cueille dans tout le département mais le ramassage est plus important dans la vallée de la Loire : frêne, douce-amère, reine des prés, millepertuis, millefeuille, racines de

1. Ph. Descola, « Le sauvage et le domestique », *Communications*, n° 76, 2004, p. 17-39 (p. 35-36).

2. On confond, le plus souvent, l'opposition sauvage / domestique avec l'opposition nature/culture, en ignorant que cette dernière est une construction historique et culturelle dont Philippe Descola (dans *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005) a bien montré qu'elle est propre à l'Occident.



Cueillette de tilleul en Anjou, 2018. Photo Gilles Raveneau.

nénuphar, fumeterre, bourse à pasteur, aubépine, sureau, tilleul, etc.

La cueillette est une pratique sociale toujours bien vivante un peu partout en France. Des plaines aux montagnes en passant par le littoral, elle réunit un nombre impressionnant de prélèvements qui ressemble à un inventaire poétique à la Prévert : pâquerette, coquelicot, silène, nombril de Vénus, reine des prés, noisette de terre, ronce, oseille, ortie, simples, millepertuis, oronge, truffe, morille, girolle, cèpe, coulemelle, trompette de la mort, baies roses, églantier, aubépine, genièvre, argousier, sureau, myrtille, fraise des bois, framboise, myrte, noix, châtaigne, mûre, bois flottés, laitue de mer, nori, cheveux de la mer, dulse, laminaires, cailloux, coquillages, corail, cristaux de quartz, épidothe, orthoserpiérite, azurite...

En France, la cueillette – entendue comme l’acte de rechercher et ramasser certaines espèces dans le but de les utiliser à différentes fins – se rattache à des savoir-faire et des traditions orales propres aux territoires sur lesquels elle s’exerce. Elle se pratique principalement dans un cadre domestique et de loisir, mais elle peut aussi avoir une dimension professionnelle. Elle connaît même actuellement un renouveau à travers des tentatives de réappropriation des savoirs traditionnels et l’apparition de nouveaux

types de cueilleurs (néo-ruraux, individus soucieux de mener une vie plus saine et plus en accord avec des principes écologiques, renouveau des savoirs naturalistes, activités de plein air associant pratiques sportives et connaissance du milieu naturel).

Usages de la nature et pratiques sociales

Les différentes utilisations de la flore et des minéraux font intervenir des savoirs et des savoir-faire issus d’une tradition tout à la fois populaire et savante. Elles constituent un observatoire de l’organisation sociale des habitants d’un territoire, elles informent sur les connaissances du milieu, les usages de l’espace mais aussi sur les représentations de la santé et du corps, les modes d’alimentation, la répartition sociale des pratiques, la division des sexes (la cueillette est beaucoup moins marquée par des connotations viriles que la chasse), etc. Bref, parler de la cueillette revient largement à parler des êtres humains et à les mieux connaître.

La cueillette peut être orientée vers différents usages. La médecine et l’alimentation sont les principaux motifs évoqués par les cueilleurs d’aujourd’hui mais ces utilisations sont largement recoupées par d’autres usages : pratiques

ludiques et de loisir, voire rituelles, confection de décorations pour la maison, connaissances naturalistes ou collection. Les usages ne sont pas exclusifs mais se recoupent largement suivant les pratiquants, les moments et les lieux. Ce qui les réunit est le fait que ces activités soient situées principalement en dehors de la sphère de la nécessité matérielle et de l'utilité : elles se

La cueillette, un modèle d'abondance ?

La cueillette demande une grande connaissance et un grand respect de l'environnement naturel pour veiller à ne pas l'épuiser. Le respect de la nature, expression qui est dans toutes les bouches à l'heure où notre planète fait les frais d'une exploitation démesurée de ses ressources par l'être humain, est selon Claude Lévi-Strauss⁴ l'une des trois caractéristiques majeures qui amènent les sociétés dites primitives à résister au développement économique tel que la civilisation industrielle le conçoit. Ce respect se manifeste d'abord dans la pratique : les chasseurs-cueilleurs ne prélevaient que ce qui était nécessaire à leur subsistance et, contrairement à la doxa, ils ne vivaient pas dans une société de dénuement mais d'abondance⁵. Même après la « révolution néolithique », qui invente l'agriculture et la domestication des animaux, les êtres humains n'altèrent que très superficiellement le milieu naturel qu'ils occupent. Nous en sommes loin aujourd'hui. Pourtant, nous restons attachés à la cueillette et à la possibilité de prélever librement, dans des espaces « sauvages », les produits que la terre nous offre. Qui n'a jamais cueilli des fleurs, des champignons, des plantes, des fruits, des baies, ramassé des cailloux ou des coquillages ? Force est de constater que notre société n'a pas perdu l'usage pratique de la cueillette, mais elle a renoncé largement à concilier les représentations et les croyances de ces usages immémoriaux avec l'idéologie dominante du monde contemporain. La disparition accélérée des espèces vivantes, végétales ou animales, est un drame irréversible qui nous éloigne un peu plus du sauvage, de la cueillette et des possibilités offertes à l'homme par son environnement naturel.

Les activités de cueillette rompent avec la vie courante et l'univers quotidien.

placent essentiellement du côté des loisirs et du jeu – et comme chacun sait, le jeu est une chose sérieuse, il possède ses propres règles, normes et valeurs, une dimension esthétique et éthique.

Les activités de cueillette rompent avec la vie courante et l'univers quotidien. Elles proposent un desserrement des contraintes et un dépaysement. L'espace se charge d'un sens différent, s'ensauvage si l'on peut dire, à l'image des individus eux-mêmes qui ne sont plus soumis aux règles de la vie quotidienne³. Cette rupture est d'autant plus marquée que la cueillette se pratique dans des lieux vécus comme lointains (séparés du cadre de la vie ordinaire) et dans un temps hors du temps (contraint et habituel), et qu'elle est bien souvent saisonnière. C'est une parenthèse spatiale et temporelle qui produit une forme de réenchantement de la vie, par le fait que l'individu est transporté hors de lui et de ses occupations ordinaires, ce qui génère enthousiasme, ferveur et passion.

Toutefois, bien que ces activités créent de la socialité, des conflits de territoire et d'usage existent, des clivages subsistent entre ceux qui cueillent pour le seul plaisir et ceux qui le font dans une visée lucrative, entre les néo-ruraux, les citadins et les autochtones, entre les classes supérieures et les classes populaires, entre les écologistes et les autres. La cueillette marchande est mal perçue par ceux qui ne s'y adonnent que pour le plaisir, pour la beauté du geste ou l'autoconsommation. Si, aujourd'hui, la cueillette est principalement un loisir et un plaisir gratuit, elle constitue aussi une ressource : elle est donc à la fois une activité économique et un loisir paradoxal qui représente pour ceux qui s'y adonnent une forme de réappropriation matérielle et symbolique de leur territoire.

3. C. Bromberger et G. Lenclud, « La chasse et la cueillette aujourd'hui », *Études rurales*, n° 87-88, 1982, p. 7-35 (p. 23).

4. Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1973, t. II, p. 374.

5. Rappelons ici le célèbre article de Marshall Sahlins (1968) à propos des Bushmen d'Afrique du Sud, dans lequel il montre que ceux-ci ne consacrent à la recherche de leur subsistance qu'un nombre d'heures limité dans la journée, parce qu'ils ne se soucient pas d'accumuler des provisions et des réserves dont le poids et l'encombrement entraveraient leur mobilité.

Gilles Raveneau est ethnologue, maître de conférences à l'université de Paris Nanterre et membre du Laboratoire d'Ethnologie et de Sociologie Comparative (LESC/UMR 7535 CNRS). Il conduit principalement des recherches sur l'observation des pratiques de cueillette, des activités physiques et sportives à risque en milieu naturel, sur les épreuves corporelles et les contraintes sociales et politiques de la gestion du corps.

